

Michel de Montaigne.

„Les vrais grammairiens, les seuls grammairiens, dit M. Ph. Chasles, ce ne sont ni Beauzée, ni Dumarsais, ni le vieil imprimeur Geoffroy Thory, ni les honorables membres de Port-Royal; ni Vaugelas, à qui une fausse concordance donnait la fièvre; ni Urbain Domergue, connu par son inurbanité envers les solécismes qui éveillaient sa colère; ni M. Lemare, le Bonaparte du rudiment et le Luther de la syntaxe: les vrais grammairiens, ce sont les hommes de génie.“

Pour étudier donc la grammaire d'une langue quelconque nous devons étudier les ouvrages des hommes de génie et particulièrement les ouvrages de l'époque qu'on considère l'époque de la maturité de la langue.

Quant à la langue française, c'est le siècle de Louis XIV que nos élèves ont à étudier principalement, le siècle des Pascal, des Bossuet, des La Fontaine, des Molière etc. le siècle qui vit éclore les chefs-d'oeuvre dans tous les genres, le siècle enfin où la langue française semble être élevée au plus haut degré de perfection, et qu'on appelle pour cela le siècle classique.

Un des moyens les plus remarquables pour l'appréciation juste de cette époque éclatante de la littérature française, c'est l'étude des écrivains illustres du XVI^e siècle; c'est l'étude des hommes de génie qui ont frayé la route à ceux qui concernant l'art d'écrire et de parler correctement nous servent de modèles. Nous acquerrons ainsi la connaissance du développement graduel de la langue aussi bien que des idées.

Présenter alors un tel écrivain de ce siècle à nos élèves pour les encourager à étudier ses oeuvres et son influence sur le siècle suivant et sur la postérité en général, voilà le but de mon travail.

„Une combinaison qui ne peut être le résultat du hasard, dit Chasles, et qui semble indiquer l'enchaînement mystérieux des causes et des effets nous montre Calvin, Rabelais et Montaigne.

„Calvin apparaît au moment où la sévérité dogmatique des réformés se détache du catholicisme compromis par les moeurs relâchées de son clergé.

„Rabelais par sa monstrueuse gaité représente le penchant satirique et les grotesques phénomènes d'une époque où la gaité même a quelque chose de sauvage.

„Enfin au milieu de ce spectacle nous sommes parvenus au moment où se confondent et aboutissent toutes les influences que nous avons vues partir de plusieurs points et s'emparer du XVI^e siècle. Cette dernière époque la plus orageuse d'un temps fertile en orages; celle où éclatent et luttent avec le plus de violence tant d'éléments hétérogènes; l'époque de la ligue, de la Saint-Barthélemy et des barricades; enfin la partie du XVI^e siècle la plus agitée et la plus terrible va produire à son tour l'écrivain le plus justement célèbre de son temps: „C'est Montaigne.“

Dans tous les siècles on voit que les affreux spectacles exercent une influence extraordinaire sur les génies supérieurs. Les fureurs les frappent d'horreur et les entraînent en général à une plus grande activité souvent très-fatale non seulement pour eux-mêmes mais aussi pour leurs concitoyens.

D'un côté le torrent populaire entraîne ces génies et ceux-ci réussissent de leur part à le diriger, à lui frayer même la route pour atteindre le but proposé; de l'autre ils tombent comme victime et sont perdus pour la postérité.

Quelque chose de rare, c'est qu'un génie frappé des désastres qui tombent sur sa nation gagne sa solitude et s'y cache à la lumière du jour comme le célèbre historien de Thou qu'on nomme le père de l'histoire moderne.

Quelque chose de plus rare encore, c'est un génie qui malgré les souvenirs d'épouvante, malgré les nouveaux revers, malgré les horribles massacres- (qui semblent être destinés à ébranler chaque membre de la société)- embrasse l'étude importante de se connaître lui-même. Tel est Montaigne.

Que de difficultés avait-il à surmonter auprès de celles que nous venons de citer? Le pédantisme avait les rênes de l'état aussi bien que de la famille; la superstition enchaînait toute la nation et persécutait même le très-petit nombre de sages; la fraude et l'hypocrisie s'étaient emparées déjà de la supériorité de l'intelligence et de plus, Montaigne se voyait souvent tout seul dans ses idées.

Et quel trésor d'idées trouvons-nous en lisant cet illustre auteur? Il parle d'éducation, de littérature, d'histoire, de politique, de morale, de philosophie et pour ainsi dire, de toute chose; mais nous chercherons en vain un système.

C'est un jardinier voyageur qu'il nous représente qui en regardant la manière des jardiniers les plus célèbres du monde fait ses réflexions judicieuses et qui tâche d'apprécier les diverses méthodes pour s'instruire ou pour modifier la sienne qu'il nous donne comme tableau, mais entouré des chefs-d'oeuvre afin d'en faire un choix.

C'est un vaste jardin des plantes lequel nous donne une abondance des produits de l'esprit humain du monde civilisé particulièrement de l'antiquité afin que nous agissions d'après son exemple savoir comme „les abeilles qui pillotent, dit-il, deçà delà les fleurs; mais elles en font après le miel qui est tout leur: ce n'est plus thym ni marjolaine.“

Le jardinier dont nous venons de parler, c'est Montaigne lui-même ou pour mieux dire, c'est l'homme dans tous les siècles.

Le jardin que nous avons à notre disposition, c'est le vaste répertoire de souvenirs de mille et mille objets qu'il a observés et examinés et qu'il enrichit de ses propres pensées. Ils concernent l'essence de l'homme tel qu'il se fait connaître dans ses moeurs, dans ses lois, dans ses coutumes, dans ses vertus et ses erreurs etc. Montaigne sait les montrer sous toutes les faces.

Tantôt nous voyons l'historien investigateur de l'antiquité; tantôt nous sommes entretenus des anecdotes les plus insignifiantes de la vie commune; tantôt nous rencontrons le voyageur sérieusement actif qui à chaque pas est conduit par un but supérieur; tantôt le promeneur nonchalant se présente à nous qui suivant la feuille détachée va où le vent le mène sans se soucier de rien; tantôt nous trouvons le penseur profond qui développe les plus sublimes spéculations, tantôt nous ne croyons entendre qu'un causeur ordinaire des bagatelles.

C'est ainsi qu'il traite les plus graves questions de la morale, de l'éducation et de l'étude. D'un côté on rencontre le moraliste avec sa haute raison, le moraliste qui nous montre d'une manière évidente que c'est la vertu seule qui doit être le foyer pour toutes nos actions; de l'autre on est tenté de croire qu'il ne s'avise qu'à réjouir du temps actuel, de l'occasion favorable; d'un côté il nous engage à avoir soin de toutes les dispositions de l'enfant quelque insignifiantes qu'elles nous paraissent; de l'autre il semble être d'avis que la nature est assez puissante par elle-même, afin que l'enfant puisse se passer tout à fait d'un pédagogue; d'un côté il prête son éloquence entraînant à l'éloge de l'étude dans laquelle nous puiserons principalement notre bonheur; de l'autre il ne s'occupe d'elle qu'au point d'en gagner un plaisir en mettant à côté tout autre but.

Il en résulte pour nous que pour apprécier ce grand homme nous devons prendre garde de le considérer sous un seul point de vue. Ce ne sont mes gestes que j'écris, dit-il, c'est moi, c'est mon essence.

Nous avons à examiner les circonstances qui ont été favorables et défavorables à son travail. Nous avons à considérer son enfance, son éducation, sa vie privée et sa vie publique et à nous demander: Comment Montaigne a-t-il pratiqué ses maximes? Ses actions ont-elles été d'accord avec son livre?

De Thou trouva en lui un homme franc, ennemi de toute contrainte et qui n'était entré dans aucune cabale.

Nous estions, dit Étienne Pasquier, luy et moy, familiers et amys par une mutuelle rencontre des lettres... J'aime, respecte et honore sa mémoire, autant et plus que de nul autre... Au demeurant, ne pensez pas que sa vie ait été autre que le général de ses écrits.

Nous nous attendons à apprendre qu'un esprit original comme Montaigne qui a devancé son siècle n'a pas été compris de beaucoup de ses contemporains, de plus que même quelques hommes supérieurs l'ont méconnu.

Les meilleurs esprits du temps, dit Chasles, ne faisaient que se douter des intentions de Montaigne. Par aventure, dit Estienne Pasquier, a-t-il voulu se moquer de nous par une liberté particulière et à lui propre?

Quelques esprits d'élite, dit Louandre, comprirent seuls dès l'abord tout ce qu'il y avait de profond dans cette oeuvre jusqu' alors sans modèle et Juste-Lipse plaça du premier coup l'auteur au dessus des sept sages de la Grèce. Ce célèbre polygraphe était alors l'arbitre souverain de la critique européenne et l'arrêt qu'il venait de rendre décida le succès. Les essais se popularisèrent rapidement; ils firent école; le cardinal du Perron les ayant appelés le bréviaire des honnêtes gens, chacun se crut obligé de les lire et il est hors de doute que les essais ont exercé sur les opinions publiques et religieuses de la fin du XVI^e siècle une utile influence et contribué à ramener les esprits vers les idées pratiques, les améliorations sociales et la modération.

Quant au XVII^e siècle, on entend mieux ce grand homme, mais il est aussi des esprits du premier rang qui sont plus sensibles à ses faiblesses qu'ils ne le sont à ses mérites. Citons p. e. Pascal et Malebranche.

Montaigne est pur Pyrrhonien, dit Pascal, sur ce principe roulent tous ses Essais et c'est la chose bien établie quoiqu'il ne fasse pas toujours marquer son intention. Il y détruit insensiblement tout ce qui se passe pour le plus certain parmi les hommes, non pas pour établir le contraire avec une certitude de manière qu'on ne sait où asseoir sa créance; — de plus, il déclare que Montaigne est absolument pernicieux à ceux qui ont quelque pente à l'impiété et aux vices.

Le plaisir qu'on éprouve à lire Montaigne, dit Malebranche, naît principalement de la concupiscence. Il s'est plutôt fait un pédant à la cavalière qu'il ne s'est rendu raisonnable, judicieux et honnête homme.

A côté de ses reproches sévères nous pouvons cependant citer comme les admirateurs les plus sincères plusieurs écrivains du premier rang dont l'homme en général a été l'étude principale et qui ont réussi à le connaître p. e. La Bruyère, Molière, La Fontaine, Madame de Sévigné etc.

Dans le XVIII^e siècle Montaigne a aussi les plus grands écrivains pour admirateurs et nous ne citons ici que Montesquieu, Rousseau et Voltaire; — Villemain dit en considérant l'influence de Montaigne sur cette époque que le philosophe du siècle de Charles IX semble fait pour instruire le XVIII^e siècle.

Quant à notre siècle, on peut déclarer sans hésitation que beaucoup d'idées de Montaigne concernant l'éducation de l'enfance et de l'espèce humaine en général se sont réalisées d'abord dans celui-ci. Les mêmes principes de la douceur p. e. que les écrivains de Port-Royal repoussèrent ont pénétré dans notre éducation.

Non seulement en France l'influence de Montaigne a été grande mais aussi en Angleterre, en Italie, en Allemagne etc. Shakespeare, Bacon, Locke ont su puiser dans Montaigne pour l'éducation de la nation anglaise.

Et quelle place lui désigne-t-on en Angleterre de nos jours? Macaulay dit, en parlant de la pauvreté de la littérature moderne au commencement du XVI^e siècle, c'était dans la littérature ancienne que les savants avaient à puiser les grandes pensées; car l'Angleterre n'avait pas encore ni Spencer, ni Shakespeare; la France ni Montaigne, L'Espagne ni Don Quichotte. D'après Macaulay nous avons à mettre Montaigne alors au premier rang des écrivains illustres

non seulement de la France, mais de l'Europe civilisée qui a éprouvé et éprouve encore son influence. Shakespeare, Montaigne et Don Quichotte orneront en général chaque bibliothèque d'un homme bien cultivé et remplaceront plusieurs écrivains du monde ancien.

En lisant Montaigne nous nous attendons aussi à ses faiblesses et nous n'admettons point comme Villemain a tâché de prouver que la vraie sagesse consiste à montrer quelques fautes pour attirer plus facilement les faibles qu'on chasse en montrant la sévère vertu. Sous ce point de vue Montaigne serait plus sage à cause de ses faiblesses. Nous admettons au contraire que ce sont des faiblesses qui ne sont point à imiter, qui n'ont rien à faire avec la vraie sagesse et que Montaigne concernant ces faiblesses n'a pas réussi à s'élever au-dessus de son siècle; — de plus, celui-ci l'a entraîné de la même manière à cet égard comme la plupart de ses concitoyens.

Malgré son grand génie nous reconnaissons le fils de son temps, semblable à Alcibiade et à Rousseau; mais il n'est pas comme le dernier le fils déchiré de son temps déchiré; car en lisant Rousseau nous devons souvent rougir de honte, sa témérité est affreuse et sans doute dangereuse; — c'est la franchise d'un homme bizarre qui nous offre quelque chose qu'on ne doit point montrer à la lumière du jour et nous sommes tout à fait d'avis de Lainé qui dit: „Si tous les intérêts et toutes les opinions doivent être représentés le crime au moins ne doit pas l'être.“

Heureusement Montaigne n'a jamais, dit Villemain, rien de bas, ni de criminel à nous révéler; sa morale n'est pas sans doute assez parfaite pour des chrétiens, mais elle formera toujours un bon citoyen et un honnête homme.

Quant à sa vie, nous n'avons pas peur de la représenter. Elle ne nous plonge point d'un embarras dans un autre comme p. e. la vie de Bacon. Personne n'est forcé de faire usage des subtilités artificieuses en décrivant la vie de Montaigne, comme l'a fait Basil Montagu en tâchant d'excuser les fautes graves de Bacon dont la vie publique est pour tous les temps une énigme.

Revenant sur la valeur des Essais de Montaigne nous suivons Goldsmith qui dit: ce n'est pas le manque des défauts d'un livre qui nous donne la mesure d'en apprécier la valeur, mais ce sont les beautés qui l'en fixent particulièrement; et nous ajoutons que la vie privée et la vie publique offrent une beauté de plus à ses Essais; car Montaigne a agi comme il a écrit. Son livre est en vérité son essence; „c'est un livre de bonne foi.“

Sa vie que nous apprenons surtout par ses Essais ne nous offre ni un caractère comme celui de Bacon qui a porté la main dans les événements de l'état dont il a été, pour ainsi dire, le pilote, ni des variétés piquantes comme la vie de Bernardin de Saint Pierre et la vie de Chateaubriand lesquelles sont des romans par elles-mêmes, non un tableau d'une lutte extrême de nos passions développées d'une manière aussi bien attractives qu'effrayantes comme la vie de Rousseau; c'est une vie comme celle du philosophe à Pempelfort et Montaigne pourrait avoir dit comme celui-ci. „Jamais je n'avais l'intention d'établir un système pour une école.“ Mes écrits sortaient de ma vie intérieure, ils sont faits par une force supérieure à laquelle je ne pouvais résister.

La vie de Montaigne est en effet peu variée concernant les gestes, mais riche concernant l'essence de l'homme en général. Ce n'est guère la peine, dit M^{lle} de Gournay, d'écrire la vie de Montaigne puisqu'elle est complète dans l'auteur! A qui veut connaître la vie privée, dit Grün, la personne, les habitudes, même les plus intimes, le caractère du philosophe, les Essais suffisent; son livre, c'est lui, c'est son essence. „Montaigne, dit Demogeot, a pour ainsi dire vécu son ouvrage au lieu de le composer.“ Il se peint dans ses Essais d'une entière sincérité de la manière suivante:

Je nasquis entre onze heures et midi le dernier jour de febvrier mille cinq cents trente trois, comme nous comptons à cette heure commenceant l'an en janvier. Le bon père que Dieu me donna qui n'a de moy que la recognoissance de sa bonté, mais certes bien gaillarde m'envoya dez le berceau, nourrir à un pauvre village des siens, et m'y teint autant que je feus en nourrice, et encore au delà; me dressant à la plus basse et commune façon de vivre.... de me r'allier avecques le peuple et cette condition homme qui a besoing de nostre ayde; et estimoit que je feusse tenui de regarder plustost vers celuy qui me tend les bras que vers celuy qui me tourne le dos et feut cette raison pour quoy aussi il me donna à tenir sur les fonts à des personnes de la plus abjecte fortune pour m'y obliger et attacher.... Son desseing n'a pas du tout mal succédé: je m'addonne volontiers aux petits, soit pource qu'il y a plus de gloire, soit par naturelle compassion qui peult infiniment en moy.....

Ils disent qu'en tout mon premier aage je n'ay tasté des verges à deux coups et bien mollement.....

Je scais bien que pour m'estre duict en ma puerilité, de marcher tousiours mon grand et plain chemin et avoir eu à contrecœur de mesler ny tricoterie ny finesse à mes jeux enfantins....

Tant y a que l'expedient que mon père y trouva ce feut qu'en nourrice et avant le premier desnouement de ma langue il me donna en charge à un Allemand, qui depuis est mort fameux medecin en France, du tout ignorant de nostre langue, et très bien versé en la latine. Cettuy cy, qu'il avoit faict venir exprez, et qui estoit bien chèrement gagé, m'avoit continuellement entre les bras.

Il en eut aussi avecques luy deux aultres moindres en sçavoir pour me suivre et soulager le premier. Ceulx cy ne m'entretenoient d'aultre langue que latine. Quant au reste de la maison, c'estoit une règle inviolable que ny luy mesme, ny ma mere, ny valet, ny chambriere, ne parloient en ma compaignie qu'antant de mots de latin que chascun avoit apprins pour jargonner avec moy.....

Somme, nous nous latinizames tant qu'il en regorgea jusques à nos villages tout autour.... Quant à moy j'avoy plus de six ans avant que j'entendisse non plus de français ou de perigordin que d'arabesque et sans art et sans livre sans grammaire ou precepte, sans fouet et sans larmes, j'avois apprins du latin tout aussi pur que mon maistre d'eschole le sçavoit; car je ne le pouvois avoir meslé ny alteré. Si par essay on me voulait donner un theme à la mode des collèges on le donna aux aultres en françois, mais à moy il me le fallait donner en mauvais latin pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchy, Guillaume Guerente, George Buchanan, Marc Antoine Muret m'ont dict souvent que j'avois ce langage en mon enfance si

prest et si à main qu'ils craignoient à m'accoster. Buchanan me dict qu'il estoit aprez à escrire de l'institution des enfants et qu'il prenoit l'exemplaire de la mienne

Quant au grec duquel je n'ay quasi du tout point d'intelligence mon père me desseigna me le faire apprendre par art, mais d'une voye nouvelle par forme d'esbat et d'exercice: nous pelotions nos declinaisons à la manière de ceulx qui par certains jeux de tablier apprennent l'arithmetique et la geometrie. Car entre aultres choses, il avoit esté conseillé de me faire gouter la science et le devoir par une volonté non forcee et de mon propre desir; et d'eslever mon ame en toute douceur et liberté, sans rigueur et contraincte: je dis jusques à telle superstition que parce qu'aulcuns tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfants de les esveiller le matin en sursault et de les arracher du sommeil tout à coup et par violence; il me faisoit esveiller par le son de quelque instrument: et ne feus jamais sans homme qui m'en servist. L'esprit je l'avoy lent et qui n'alloit qu'autant q'on le menoit; l'apprehension, tardifve; l'invention, lasche et aprez tout, un incroyable default de memoire. De tout cela, il n'est pas merveille s'il ne sceut rien tirer qui vaille. Secondement, comme ceulx que presse un furieux desir de guarison se laissent aller à toute sorte de conseils, le bon homme ayant extreme peur de faillir en chose qu'il avoit tant à coeur, se laissa emporter à l'opinion commune, qui suyt tousjours ceulx qui vont devant, comme les grues et se rengea à la coustume, n'ayant plus autour de lui ceulx qui lui avaient donné ces premieres institutions, qu'il avoit apportees d'Italie; et m'envoya environ mes six ans au college de Guienne, tres florissant pour lors, et le meilleur en France: et là il n'est possible de rien adjouster au soing qu'il eut et à me choisir des precepteurs de chambre suffisants, et à toutes les aultres circonstances de ma nourriture, en laquelle il reserva plusieurs façons particulières contre l'usage des colleges mais tant y a que c'estoit tousjours college. Mon latin s'asbastardit incontinent, duquel depuis par desaccoustumance j'ay perdu tout usage et ne me servit cette mienne inaccoustumee institution, que de me faire enjamber d'arrivee aux premieres classes; car à treize ans que je sortis du college, j'avois achevé mon cours (qu'ils appellent) et à la verité sans aucun fruit que je peusse à present mettre en compte.

Le premier goust que j'eus aux livres il me veint du plaisir des fables de la Metamorphose d'Ovide: car environ l'aage de sept ou huict ans je me desrobois de tout aultre plaisir pour les lire; d'autant que cette langue, estoit la mienne maternelle et que c'estoit le plus aysé livre je cogneusse, et le plus accommodé à la faiblesse de mon aage, à cause de la matière; car des Lancelots du Lac, des Amadis, des Huons de Bordeaux et tels fatras de livres à quoy l'enfance s'amuse, je n'en cognoissoys pas seulement le nom ny ne foys encores le corps; tant exacte estoit ma discipline! Je m'en rendoy plus nonchalant à l'estude de mes aultres leçons prescrites. Là il me veint singulièrement à propos d'avoir affaire à un homme d'entendement de précepteur, qui sceut d'extremement conniver à cette mienne desbauche et aultres pareilles: car par là j'enfilay tout d'un train Virgile en l'Aeneide et puis Terence, et puis Plaute et des comedies italiennes leurré, tousjours par la douceur du subject. S'il eust esté si fol de rompre ce train, j'estime que je n'eusse rapporté du college que la haine des livres comme faict quasi toute nostre noblesse. Il s'y gouverna ingenieusement, faisant semblant de n'en veoir rien il

aujourdhuy les livres de l'abbé de Mably

aiguisoit ma faim, ne me laissent qu'à la desrobee gourmander ces livres, et me tenant doucement en office pour les aultres estudes de la regle: car les principales parties que mon père cherchoit à ceulx à qui il donnoit charge de moy, c'estoit la debonnaireté et facilité de complexion Mon ame ne laissoit pourtant en mesme temps d'avoir à part soy des remuements fermes et des jugements seurs et ouverts autour des objects qu'elle cognoissoit; et les digeroit seule, sans aucune communication; et entre aultres choses, je crois, à la verité qu'elle eust esté du tout incapable de se rendre à la force et violence. Mettray je en compte cette faculté de mon enfance? une assurance de visage et souplesse de voix et de geste à m'appliquer aux rooles que j'entrepenois; car avant l'aage (j'entrais à peine alors dans ma douzieme année) j'ai soustenu les premiers personnages ez tragedies latines de Buchanan, de Guerente et de Muret qui se representent en nostre college de Guienne avecques digneté . . .

Voilà les détails les plus importants de l'histoire de l'enfance par la plume de Montaigne lui-même. A treize ans il avait achevé ses classes et comme la famille le destinait à la robe, nous dit Louandre, il étudia le droit en sortant du collège. Il avait alors environ quatorze ans, mais ces premières années se dérobaient entièrement à la curiosité de l'histoire faute de documents précis.

L'éducation de Montaigne est singulière et avec raison on la regarde bizarre en général. Demogeot l'appelle l'éducation en serre chaude qui n'est peut-être pas la meilleure en général, mais qui se trouve la mieux appropriée?? au génie de Montaigne. Chasles voit dans cette éducation la sagesse de l'amour ingénieux qui avait garanti Montaigne des erreurs scolastiques et du fanatisme contemporain. Villemain pense que de cette manière le père de Montaigne a réussi à déterminer son goût et à le jeter naturellement dans l'étude de l'antiquité qui présentait à son esprit avide de savoir des plaisirs toujours nouveaux sans le fatiguer par les efforts qu'exige l'intelligence d'un idiome étranger.

On ne sera pas surpris de voir qu'une éducation si singulière a été la cause de beaucoup de discussions.

Les réflexions de Montaigne au sujet de la langue latine, dit Louandre, ont été très-souvent citées. Elles ont fourni à l'abbé Mangin, ancien prêtre de l'Oratoire, la matière d'un petit volume dans lequel ce savant ecclésiastique a essayé de formuler une nouvelle méthode d'enseignement. Ce volume inspiré tout entier par les idées de notre auteur est intitulé: Education de Montaigne, ou l'art d'enseigner le latin à l'instar des mères latines. L'abbé Mangin demande que conformément à la discipline établie au château de Montaigne . . . on établisse des maisons d'éducation, qui prendraient les noms de Maison de sevrage des Français. Deux ou trois maîtres, ne sachant pas un mot de français et ne parlant que latin suffiraient avec des professeurs français pour apprendre les deux langues à une infinité d'enfants.

L'étude de la langue latine était, comme tout le monde sait, le but principal de l'éducation savante au XVI^e siècle en France, en Angleterre etc. aussi bien qu'en Allemagne. Jean Sturm et son école nous en donnent la preuve. La méthode cependant d'enseigner le latin en chassant tout à fait la langue maternelle était en verité singulière; cette méthode ne peut pas être la meilleure en général parcequ'il est impossible de la réaliser et c'est par curiosité qu'on cite aujourd'hui les idées de l'abbé Mangin.

Mais que dira-t-on de cette méthode dans les cas où les moyens ne nous manquent pas de suivre l'exemple du père de Montaigne? — Il est incontestable que le bon résultat que celui-ci nous offre n'est pas l'effet de la méthode mais du génie de l'élève. Les génies étant très-rares on ne réussira qu'à découvrir de plus en plus l'absurdité d'une telle méthode.

Une modification très-considérable de cette méthode est celle d'employer les précepteurs natifs pour l'instruction d'un idiome étranger; comme nous le trouvons à l'ordinaire en Angleterre dans les établissements supérieurs d'éducation et chez nous autres allemands dans les riches familles qui ont principalement de telles institutrices pour leurs filles.

Il y a un point de vue où cette méthode n'est pas seulement recommandable mais aussi la meilleure qu'on puisse employer: savoir de faire gagner une bonne prononciation à l'élève et en même temps l'habileté de parler couramment. Nous ne réalisons point ainsi les idées ridicules de l'abbé Mangin; au contraire, nous ne pensons qu'aux précepteurs qui savent assez bien la langue maternelle de leurs élèves pour donner une instruction solide; et la méthode est fautive sans cette condition.

Une autre modification de cette méthode, c'est de parler avec l'enfant une langue étrangère dans le cercle de la famille en espérant que l'enfant apprendra suffisamment la langue maternelle dans le commerce de la vie commune; mais on se trompe beaucoup, l'enfant n'apprend ni l'une ni l'autre à fond. Apprenez bien avant tout la langue maternelle, dit avec raison Platen! Elle doit être le foyer de toutes nos études par rapport aux langues étrangères.

C'est pour cela que l'éducation de Montaigne est à blâmer et qu'elle est à nommer une éducation bizarre; car Montaigne ne parlait pas dans son enfance une langue maternelle d'après la définition que nous sommes habitués à donner à ce mot; et étant forcé de s'exprimer toujours en latin il avoit à renoncer à la fréquentation du monde, c'est à dire à un moyen très-important pour notre éducation.

Quant à la matière, il est évident qu'une éducation semblable à celle de Montaigne serait aujourd'hui une absurdité.

Il n'en était pas ainsi au XVI^e siècle. C'étaient les langues anciennes, dit Macaulay, qui presque seules fournissaient les trésors aux bibliothèques; et voilà aussi la cause de l'éducation des filles en ce temps qui aussi bien que les fils apprenaient le grec et le latin, afin d'en lire avec facilité les grands auteurs; car c'était dans l'antiquité que l'on avoit à puiser l'instruction. Mais prenons garde, continue le grand historien, de mépriser les dames de notre siècle qui ne savent pas ces langues; — ne regrettons trop cette érudition des dames du XVI^e siècle; car il n'y a pas même de raison qu'elles doivent être plus savantes que les dames de notre siècle qui ne savent ni le latin ni le grec.

Le latin avoit une plus grande importance au XVI^e siècle que le français n'avoit au XVIII^e. Le latin était la langue des cours aussi bien que des écoles, la langue de la diplomatie etc. Celui qui ne savoit pas le latin était banni de toute la connaissance non seulement de Virgile et Cicéron mais aussi de tous les essais importants des mémoires amusants, des pamphlets, des journaux du gouvernement etc. C'est une autre chose maintenant. Les trésors de l'antiquité étant le tout de l'étude pour nos aïeux n'en sont qu'une partie de la nôtre. Un lecteur étudiera

Oedipus et Medea, l'autre Othello et Hamlet, celui-ci jouira de l'ironie délicate de Platon, celui-la de Pascal etc.

Macaulay espère qu'on ne le condamnera pas de manquer de respect envers les grands mérites des auteurs illustres du monde ancien, s'il prétend que les livres qui sont écrits depuis ces trois siècles dans l'Europe d'ouest (les traductions y comprises) ont une valeur supérieure à celle que tous les livres ensemble avaient au commencement du XVI^e siècle.

Les observations de Macaulay concernant l'instruction des filles au XVI^e siècle et celle du nôtre doivent être appliquées d'un plus haut degré à l'instruction de nos fils.

Les progrès en général qui ont modifié la vie publique et la vie privée nous ont forcés à modifier particulièrement l'éducation de nos fils.

Il en résulte que l'éducation de Montaigne quoique singulière et même bizarre n'était pas inexplicable à son époque. Nous avons à considérer, dit Louandre, que Donat, Isidore de Séville et autres écrivains du moyen âge servaient seuls à l'enseignement et comme leurs livres étaient en latin, les enfants étaient obligés, pour apprendre cette langue de procéder de l'inintelligible à l'inconnu. Nous comprendrons ainsi le choix des moyens singuliers du père de Montaigne! — Mais donner aujourd'hui une éducation semblable à nos fils, ce serait une folie!

Quittons la marche de l'éducation de Pécolier pour regarder l'étudiant qui prépare le Magistrat.

Suivant la volonté de son père Montaigne fut obligé de faire cette étude; — mais malheureusement les biographes ne savent pas les détails. Il lui fallut fréquenter le droit, dit Duval!! Il acheva son cours d'étude à l'âge de treize ans, dit Boubier et apparemment? il fut envoyé peu après dans quelque école de droit, puisqu'il était destiné à la robe.

On peut penser, dit Grün, sans forcer les inductions avec trop de violence que Montaigne a étudié le droit à Toulouse. — Les écoles de cette ville étaient très-fréquentées à cette époque et il est certain qu'il vint très-jeune en cette ville dont-il parle dans plusieurs chapitres des essais et fait entendre qu'il y a été.

En 1554 un édit ordonna l'établissement définitif de la cour des aides à Périgueux de laquelle Pierre-Eyquem de Montaigne était membre. M. Payen pense qu'il est probable que ce fut dès que Montaigne eut atteint ses vingt-deux ans qu'il succéda à son père; mais il est certain que cette entrée a eu lieu avant la fin de l'année 1557 puisque c'est alors que cette cour cessa d'exister. Le 3 Décembre 1557 Montaigne fut reçu dans le parlement de Bordeaux.

Combien de temps y a-t-il siégé? La courte magistrature s'étend de 1555 ou 1556 à 1570; c'est à dire qu'elle a duré quatorze ou quinze ans.

Grün remarque que les biographes ont donné des conjectures à la place des faits pour gagner la conclusion que ce qui devait être a été! Il croit pourtant qu'on ne risque pas de se tromper en supposant que Montaigne sur son siège agissait loyalement et qu'il portait dans tous ses travaux deux précieuses qualités de son âme et de son esprit, l'équité et la clarté. De Thou dans la notice nécrologique rappelle ainsi sa magistrature. „Olim in Burdigalensi senatu assessor dignissimus“ Antoine Laisel nomme Montaigne parmi ceux qu'il appelle les lumières de ressort.

Avec la résignation de sa charge en 1570 l'époque la plus importante pour nous commence. Jusqu'ici Montaigne n'était connu dans les lettres que comme traducteur et comme éditeur. Il avait alors la libre disposition de son temps. Probablement Montaigne revint chez lui, dit Grün, vers le commencement de l'année 1571. Il n'avait plus d'emploi public qui l'appelât hors de son château; l'état des affaires politiques devait l'attrister; il avait vu son ami L'Hospital découragé, vaincu dans la patriotique tentative de désarmer les partis religieux par la tolérance légale et de soumettre à la royauté forte et impartiale les rivalités turbulentes des grandes familles! Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que Montaigne, désœuvré rapportant de Paris de pénibles souvenirs et de sombres pressentiments, se soit renfermé, isolé dans sa maison et qu'il ait cherché à soulager ses humeurs noires en mettant par écrit ses fantaisies. C'est vers la fin de 1571 qu'il a dû commencer les Essais!

L'ame, dit-il, qui n'a point de but est ably elle se perd. — Dernièrement que je me retiray chez moy, delibéré, autant que je pourroy, ne me mesler d'autre chose que de passer en repos et à part ce peu qui me reste de vie; il me semblait ne pouvoir faire plus grande faveur à mon esprit que de le laisser en pleine oysifveté s'entretenir soy mesme.

Il n'aimait, dit Bouhier, ni la chasse ni le bâtiment, ni le jardinage, ni le ménage de la campagne et était uniquement occupé de la lecture et de ses propres réflexions; il se livra au plaisir de mettre par écrit ses pensées sans ordre et suivant qu'elles se présentaient à son esprit. — „Mon esprit m' enfante tant de chimeres et monstres fantasques les uns sur les autres, „sans ordre et sans propos, que, pour en contempler à mon aise l'ineptie et l'estrangeté, j'ay „commencé de les mettre en roolle espérant avecques le temps luy en faire houte à luy-mesme.“

Ces pensées devinrent un livre et la première partie de ce livre qui devait assurer l'immortalité de son auteur, parut à Bordeaux 1590.

C'est une humeur melancholique, dit-il, et une humeur par consequent tres-ennemie de ma complexion naturelle, produicte par le chagrin de la solitude en laquelle il y a quelques années je m'estois jecté, qui m'a mis premièrement en teste cette resverie de me mesler d'escrire.

Et puis me trouvant entièrement despourvu et vuide de toulte aultre matière je me suis presenté moy mesme à moy pour argument et pour subject.

Le sot projet que Montaigne a eu, dit Pascal, de se peindre!

En effet un tel projet est en général sot et souvent même dangereux; c'est d'après Villemain une espèce d'égoïsme qui est insupportable dans les livres ordinaires.

Lorsque je veux examiner ma propre conduite et la juger, dit Smith, il est évident, que je me partage, pour ainsi dire, en deux personnes et que le moi qui examine et qui juge fait un autre personnage que le moi dont la conduite est examinée et jugée:

Mais les génies sont extrêmement rares qui ont le talent de résoudre cette difficulté. Au lieu de représenter les deux personnages en question au lecteur on le tourmente par des développements des intérêts personnels, des discours apologétiques etc.

En donnant une règle générale Pascal a raison, et suivant Kant qui nous dit: „Agis toujours de telle sorte que le motif de ton action puisse devenir la règle universelle de la législation du genre humain“, nous sommes d'accord avec Pascal. Le génie original de Montaigne

cependant a su résoudre la grande difficulté que nous venons de citer de sorte que Voltaire a pu répondre à Pascal „Le charmant projet que Montaigne“ a eu de se peindre naïvement comme il a fait. Car il peint la nature humaine. Si Nicole et Malebranche avaient toujours parlé d'eux-mêmes, ils n'auraient pas réussi. Mais un gentilhomme campagnard du temps de Henri III qui est savant dans un siècle d'ignorance, philosophe parmi les fanatiques et qui peint sous son nom nos faiblesses et nos folies est un homme qui sera toujours aimé.

Montaigne se peut étudier même au sein de Pascal, dit Sainte-Beuve; il s'en inquiète, il le cite, il le transcrit quelquefois dans le titre de ses propres pensées et on s'y est mépris dans l'édition donnée par ses amis; il y a des phrases de Montaigne qu'on y a laissées comme étant de Pascal.

On trouve dans les essais une honorable franchise, dit Cousin, c'est un livre où domine tout le charme d'un style plein de finesse et d'originalité qui en a fait la lecture des gens de goût.

En effet, ce n'est point la vanité ordinaire et insupportable qui est dans ce livre la cause des narrations des détails de la vie de l'écrivain, ni le développement minutieux des causes et des effets de ses actions;— Montaigne a raison de dire, ce ne sont pas mes gestes que j'écris, c'est mon essence; c'est à dire, il peint les facultés de l'âme; il peint nos dispositions naturelles et leurs développements, en un mot, il peint l'homme, l'homme comme il a été, l'homme comme il est, l'homme comme il sera toujours.

Sous ce point de vue cette peinture ne nous donnera pas quelque chose de nouveau, mais malgré cela nous pouvons appliquer à l'ouvrage de Montaigne la parole de Bacon qui dit du sien:

„Au moins est-il sûr que le livre a le mérite de la nouveauté et pourtant il a été copié sur un bon vieux manuscrit savoir l'univers et la nature des choses et de l'esprit humain.“

Peindre l'homme „ce subject merveilleusement vain divers et ondoyant d'après Montaigne! Donner en même temps ses idées sur l'éducation de l'enfant et de l'art de former les hommes en général, c'est l'occupation productive dans sa retraite.

Sa propre éducation, son expérience gagnée aussi bien par son activité publique que par son commerce avec des hommes qui faisaient son étude principale dans toutes les positions, dans toutes les circonstances — sa prompte sensibilité, sa saine raison, sa bonhomie, sa pénétration lui avaient fait obtenir une profonde connaissance de l'homme. Son imagination, sa naïveté, sa franchise, sa vivacité, son éloquence, sa candeur l'ont fait capable de tracer ces fidèles copies du vieux manuscrit invariable.

Pour faire connaître la manière de Montaigne de traiter un sujet nous choisissons le XXIV^e chapitre et le XXV^e du premier livre des Essais que Montaigne en 1580 donna au monde. Ces deux chapitres concernent l'éducation de la jeunesse et intéressent pour cela surtout les pères et les mères de famille aussi bien que les élèves.

Écoutons ses idées qui nous semblent être si naturelles aujourd'hui; peut-être même inutiles d'être citées de nouveau, parceque ce sont des idées générales, conçues depuis longtemps de tout le monde et réalisées dans les systèmes de notre éducation; mais c'est pour cela que

beaucoup de personnes éprouverons un vif plaisir de voir de quelle manière Montaigne devançait son siècle, de quelle manière il vit parmi nous et travaille avec nous par ses idées.

«Aussi bien est ce une opinion reçue d'un chacun, que ce n'est raison de nourrir un enfant au giron de ses parents: cette amour naturelle les attendrit trop et relasche, voir les plus sages?? ils ne sont capables ny de chastiér ses faultes, ny de le veoir nourry grossiere-ment comme il fault et hazardeusement; ils ne le scauraient souffrir revenir suant et pouldreux de son exercice, boire chaud, boire froid, ny le voir sur un cheval rebours, ny contre un rude tireur le floret au poing. Car il n'y a remede: qui en veult faire un homme de bien sans doute il ne le fault espargner en cette jeunesse; et fault souvent choquer les regles de la medecine; „qu'il vive à la belle étoile et toujours inquiet“. — Ce n'est pas assez de luy roidir l'ame; il lui fault aussi roidir les muscles: elle est trop pressee, si elle n'est secondee J'ay veu des hommes, des femmes et des enfants ainsi nays, qu'une bastonnade leur est moins qu'à moy une chiquenaude; qui ne remuent ny langue ny sourcil aux coups qu'on leur donne: quand les athletes contrefont les philosophes en patience, c'est plustot vigueur de nerfs que de coeur. Or l'accoustumance à porter le travail est accoustumance à porter la douleur. Le travail nous endurecit contre la douleur, dit Ciceron. Il le fault rompre à la peine et aspreté des exercices pour le dresser à la peine et aspreté de la dislocation, de la cholique, du cautere, et de la geaule aussi et de la torture.

Nous sommes d'abord tout à fait d'accord sur les règles que Montaigne nous donne en peu de mots „Accoutumer l'enfant à la fatigue, à la nourriture même qui n'est pas conforme à la règle — l'accoutumer aux inquiétudes diverses, aux peines, aux âpretés etc., mais que dirons-nous en apprenant le chemin qui doit nous conduire à ce but proposé?

Chasser l'enfant du giron de ses parents pour le protéger contre les faiblesses de ceux-ci! Nous apprenons cela de la bouche de Montaigne qui nous dit aussi „Nous avons abandonné nature et lui voulons apprendre leçon, elle qui nous menait si heureusement et si sûrement.

Suivons donc les lois de la nature, nous pourrions dire à l'égard des paroles citées, suivons-la en vue de notre premier âge, reposons-nous au sein de la famille qui nous guidera, qui nous instruira de toute la sollicitude nécessaire.

Dans nos sociétés modernes, dit Lermnier, les mères nous donnent nos premiers sentiments et nos premières idées; c'est la mère qui reconnaît le caractère et le génie, applaudit sa vocation, le soutient contre le mécontentement paternel, le console, le fortifie et enfin le livre à la société.

La définition que Montaigne nous donne dans le premier chapitre de l'homme après avoir montré les procédés de Pompejus vers Zenon; d'Alexandre le Grand vers Betis; de Dionysius vers Phyton ne nous étonnait pas, car Montaigne nous représente les caractères différents des époques différentes et même des peuples différents; et il n'aurait pas été difficile d'arriver dans ce chemin à une définition plus singulière encore, mais c'est une autre chose dans le cas actuel! C'est Montaigne lui-même qui est ondoyant. Il a en vue son propre corps d'une santé toujours délicate; il a en vue son père qu'il aimait tant et qui d'après l'usage de son temps suivait cette méthode. Chacun conviendra sans doute que la faiblesse dont Montaigne parle

est souvent un grand obstacle concernant la nécessité d'endurcir le corps des enfants; — de plus, une mollesse extrêmement nuisible en est aussi fréquemment la conséquence, mais nous pourrions objecter en citant Montaigne: C'est un bel avancement sans doute que roidir les muscles, mais on l'achète trop cher en chassant les enfants du sein de la famille. Montrer les moyens effectifs pour opérer contre cette faiblesse, c'est un but supérieur; car malheur à nous, si le moyen proposé par Montaigne était le seul qu'on pût employer pour échapper aux conséquences de cette faiblesse; car il y a bien des familles qui ne peuvent suivre le conseil de Montaigne; — de plus, le nombre de celles qui ont les moyens de réaliser cette idée étant très-petit les règles de Montaigne ne sont que spéciales et ont pour cela moins de valeur. En Angleterre on a adopté beaucoup ce système, mais l'avantage d'un côté nous montre en même temps le défaut cité.

Il n'est pas difficile de montrer que le juste milieu se trouve dans l'éducation en Allemagne. Nos écoles publiques ne négligent point le développement du corps de leurs élèves et les progrès des exercices gymnastiques en sont le témoignage; les pensions ne nous manquent non plus où les parents qui se sont décidés — (soit par les motifs de Montaigne, soit par ceux qui demandent une éducation exceptionnelle, soit par des desirs qu'une école ne réalise pas —) à charger un autre de l'éducation de leurs enfants, peuvent satisfaire à leurs souhaits particuliers. Du reste, tous nos établissements tâchent de réaliser les idées suivantes de Montaigne: Endurcissez l'enfant à la sueur et au froid, au vent, au soleil et aux hasards qu'il faut mépriser, oustez-lui toute mollesse et délicatesse au vestir et coucher et au boire; accoutumez-le à tout; que ce ne soit pas un beau garçon et dameret, mais un garçon vert et vigoureux.

Nous voyons que Montaigne nous esquisse en quelques traits piquants le but de l'éducation de notre corps; on peut le comparer à Milton qui pour ainsi dire a donné de grandes esquisses en disant à la postérité: voila les desseins — développez en tout ce que vous en pensez être digne.

Quant à ce travail de Montaigne, nous sommes persuadés qu'il éprouverait un vif plaisir en revoyant ses esquisses développées quoique modifiées, savoir: les exercices gymnastiques de notre jeunesse et l'accomplissement desquels, savoir: les exercices militaires.

Le but de l'éducation de notre âme, c'est d'après Montaigne le jugement et la vertu.

Criez, dit-il, d'un passant à notre peuple. O le scavant homme! et d'un autre: „O le bon homme!“ il ne faudra pas à détourner les yeux et son respect vers le premier. Il y faudrait un tiers crieur. „O les lourdes têtes! Nous nous demandons.“ Qu'est ce qu'il sait, qu'est ce qu'il a écrit; mais nous oublions de nous demander, s'il est devenu meilleur ou plus avisé. Il fallait s'enquerir qui est mieulx savant non qui est plus savant. Nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire, et laissons l'entendement et la conscience, vuide.

Il y a beaucoup d'hommes, dit Bacon, qui admirent l'étude, mais le sage en fait usage; c'est une sagesse hors d'elle et gagnée par l'observation. N'étudiez ni pour contredire ni pour croire, mais pour examiner et pour réfléchir.

Montaigne est d'accord avec Bacon que toute l'étude est inutile, si la récolte n'en est pas la sagesse de nous perfectionner, de produire un grand sens, une meilleure connaissance

de notre essence et l'application habile dans tous les cas possibles. Nous ressemblons très-souvent, dit-il, à Calvisius Sabinus qui avait été soigneux à fort grande despense de recouvrer des hommes suffisants en tout genre de sciences, qui d'un discours, qui d'un vers d'Homere chacun selon son gibbier; et pensait ce sçavoir estre sien parcequ'il estait en la tête de ses gents.... Il ne fault pas attacher le sçavoir à l'ame il l'y fault incorporer; il ne l'en fault pas arrouser, il l'en fault teindre et s'il ne le change et meliore son estat imparfait, certainement il vault beaucoup mieux le laisser là: c'est un dangereux glaive et qui empesche et offense son maistre s'il est en main faible et qui n'en scache l'usage de sorte qu'il aurait mieux valu n'avoir rien appris.

Montaigne rappelle la discipline de Lycurgue: „faire à la jeunesse des questions sur le jugement des hommes et de leurs actions“; elle apprenoit ainsi le droit et aiguisoit l'entendement. La réponse d'Agésilas à la question: Que faut-il donc que les enfants apprennent? Ce qu'il doivent faire étant hommes, nous annonce, dit-il, le même but; c'est le bien faire; c'est apprendre la plus belle science à sçavoir la science d'obeir et de commander.

Il n'est pas étrange, lisons nous, si Antipater leur demandant cinquante enfants pour ostages, ils répondirent qu'ils aimaient mieulx donner deux fois autant d'hommes faicts: Tant ils estimaient la perte de l'éducation de leur pays!

Est-ce peut-être que les temps modernes n'estiment pas tant cette éducation? Point du tout! J'ai toujours pensé, dit Leibnitz, qu'on réformerait le genre humain si l'on réformait l'éducation de la jeunesse! Derrière l'éducation, dit Kant, est caché le mystère de perfectionnement du bonheur de l'humanité.

Après nous avoir appris que c'est par l'exercitation appropriée de l'âme et du corps que nous avons à développer toutes nos dispositions naturelles, nous trouvons avec surprise la conclusion, que l'étude des sciences amollit et effemine les courages plus qu'il ne les fermit et aguerrit. „Le plus fort estat qui paraisse pour le present au monde est celuy des Turcs, peuple également duicts à l'estimation des armes et mespris des lettres. Je treuve Rome plus vaillante avant qu'elle feust sçavante etc.!!“

Les Alexandre, les César, les Condé ne font peut-être qu'une exception. Les Athéniens et principalement leur défense courageuse contre les Perses ne sont que des phénomènes trompeurs!

C'est une illusion des enthousiastes rêveurs que d'attribuer les victoires glorieuses de nos jours à une éducation appropriée du corps aussi bien que de l'âme. C'est une illusion de notre imagination de prétendre que l'intelligence gagnée même par l'étude dont Montaigne nous parle a pris part à cette victoire et à l'élévation du courage qui a surpris le monde!

Quel paradoxe! Voila le résultat, si nous regardons comme Montaigne les causes et les effets sous un seul point de vue.

Rousseau arrive de cette manière, à un paradoxe plus frappant encore en exagérant, les idées de Montaigne. Il est de la dernière évidence, dit-il, qu'il y a plus d'erreurs dans l'Academie des sciences, que dans tout un peuple de Hurons.

C'est une vérité incontestable que l'étude peut être la cause de la mollesse, de la lâcheté et de bien des faiblesses, même des maladies graves; elle peut gâter les moeurs, peut être la cause d'un vice, d'un crime etc.; et que dirons-nous de plus?

Pour un estomac malade, nous dit Milton, la nourriture la plus saine peut être du poison; et dans le meilleur livre le mauvais homme trouvera quelque chose d'applicable à ses procédés méchants.

Remplaçons p. e. le mot scavant par le mot riche et la proposition ainsi gagnée n'est pas moins vraie, savoir: Je treuve Rome plus vaillante avant qu'elle feust riche etc.

Examinez! Réfléchissez; c'est le conseil que nous donne Montaigne lui-même! Suivons ce conseil comme lecteurs dociles de ses pensées.

Car aussi, dit-il, ce sont ici mes humeurs et opinions; je les donne qui est en ma créance, non pour ce qui est à croire: je ne vise icy qu'à découvrir moy-mesme qui seray par adventure aultre demain, si nouvel apprentissage me change.

Dans le XXV^e chapitre Montaigne nous donne quelques moyens détaillés pour réaliser le but de l'éducation, c'est à dire, pour cultiver le jugement et la vertu, pour nous faire meilleurs et plus sages.

D'abord il considère ses propres connaissances et confesse qu'il a étudié beaucoup de choses d'une manière superficielle de sorte qu'il ne sait que les noms de ses sciences et qu'un disciple des classes moyennes est plus savant que lui. Cette étude a été inutile parce qu'il n'en a pas tiré quelque matière d'un propos universel.

C'est la faute générale. Pour l'éviter il donnera ses idées, proposera des moyens contraires au commun usage.

C'est aux objets suivants que nous devons diriger notre attention!

- 1, Le choix d'un conducteur.
- 2, La fréquentation du monde.
- 3, La curiosité de l'enfant.
- 4, L'étude appropriée de l'histoire.
- 5, La philosophie.

I. Le choix du conducteur.

„Je voudrais aussi qu'on feust soigneux de lui choisir un conducteur qui eust plustot „la teste bien faicte que bien pleine; et qu'on y requist tous les deux, mais plus les moeurs et „l'entendement, que la science.

L'idée de Montaigne, concernant la nature du conducteur est assez vague; elle ne nous donne rien de déterminé, rien de particulier pour un tel choix. A combien d'objets ne pouvons-nous appliquer la même règle aussi bien qu'à l'éducation? En parlant du juge, du fabricant, du commis voyageur, du marchand, du médecin, de l'architecte, de l'artisan etc. etc.

Personne ne fera peu de cas de cette qualité supérieure de l'homme, laquelle désignent les mots „la tête bien faite.“ Elle contient la sagesse qui d'après Bacon sait faire usage de

l'étude. Mais en parlant de l'usage nous faisons déjà la supposition des matériaux; c'est-à-dire, la tête doit être bien pleine aussi. L'une de ces qualités n'est rien sans l'autre; la discussion du plus et du moins est inutile. Il n'est pas rare pourtant que des phrases semblables se présentent à nous, soit comme excuse d'avoir entrepris un certain emploi auquel les connaissances manquent; soit pour échapper au travail que le devoir exige.

L'un se croit capable de l'emploi d'un politique, l'autre de la direction des affaires les plus délicates — parceque la tête est bien faite. On trouve ainsi des pédagogues supérieurs par naissance, des disciples ingénieux qui n'ont plus besoin de l'étude — parceque la tête est bien faite — à quoi bon plus d'efforts!

Mais nous verrons tout de suite que la tête du conducteur doit aussi être bien pleine, s'il veut accomplir les souhaits de Montaigne.

..... Je voudrais qu'il corrigeast cette partie; et que de belle arrivée, selon la portée de l'ame qu'il a en main il commenceast à la mettre sur la montre, luy faisant gouter les choses, les choisir et discerner elle mesme, quelquefois luy ouvrant chemin quelquefois le luy laissant ouvrir suivant Socrates! Il est bon qu'il le fasse trotter devant lui pour juger de son train et juger jusqu'à quel point il se doibt ravaller pour s'accomoder à sa force.

Qu'il ne luy demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance et qu'il juge du proufit qu'il aura fait non par le tesmoignage de sa memoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre il le luy face mettre en cent visages et accomoder à autant de divers subjects pour voir s'il la encores bien prins et bien fait sien: prenant l'instruction de son progrès des paidagogismes de Platon.

Il faut qu'un tel conducteur ait la tête bien pleine aussi! Le disciple a à examiner, apprécier, choisir les objets, afin de fortifier le jugement, afin de faciliter l'entendement; mais pour en gagner l'assurance, le conducteur a à multiplier les objets semblables, les réunir sous un seul point de vue en aspirant toujours au même but, savoir: à étendre l'âme du disciple; lui faire appliquer ses objets, comme s'ils étaient le résultat nécessaire de son essence.

Il s'ensuit que ce disciple ne sera pas satisfait par „simple auctorité et à credit.“

Il est un certain nombre d'hommes, nous dit Locke, qui pensent rarement eux-mêmes, mais qui agissent et pensent d'après les maximes des autres hommes pour se passer des inquiétudes de penser et examiner eux-mêmes. Cette paresse et cette indifférence les tiennent en ignorance et en erreur pendant toute la vie.

Montaigne connaissant cette faiblesse de l'homme engage les disciples à transformer les emprunts d'autrui pour „faire un ouvrage tout sien à scavoir son jugement“: son institution, son travail et estude ne vise qu'à le former.

Pour étendre l'occasion de nous exercer à juger, notre disciple se servira de tout ce qui se présente à ses yeux, il trouvera alors un moyen:

II. Dans la fréquentation du monde.

L'instruction du gouverneur et l'étude des livres donneront au disciple la capacité et lui éveilleront le désir de tirer l'avantage du commerce des hommes, ainsi que la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table lui fourniront de matières pour son perfectionnement. La visite des pays étrangers est très-utile, pas à la mode de la cicogne dans la fable de Lessing, mais pour rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons „pour froter et limer notre cervelle contre celle d'autrui.“

Je voudrois qu'on commenceast à le promener dez sa tendre enfance et premierement, pour faire d'une pierre deux coups par les nations voisines où le langage est plus esloigné du nostre et auquel si vous ne la formez de bonne heure la langue ne se peult plier!

Nous faisons très-souvent la faute que nous tâchons de donner une leçon au lieu de la prendre. Le silence et la modestie doivent être les qualités du disciple il doit toujours se rendre à la vérité; et la vertu doit orner sa conversation!.....

Il sondera la portée d'un chascun; un bouvier, un masson, un passant, il fault tout mettre en besongne et emprunter chascun selon sa marchandise; car tout sert en mesnage; la sottise mesme et foiblesse d'aultruy luy sera instruction: à contrerooler les graces et façons de chascun, il s'engendrera envie des bonnes et mespris des mauvaises.

C'est en Angleterre et en Amérique que la fréquentation du monde prend la plus grande part à l'éducation du peuple; à cause des écoles défectueuses dans ces pays bien des hommes sont obligés d'en gagner même leur principale éducation; mais quelque bon que soit un gouverneur ou une école etc. le commerce des hommes est reconnu comme un moyen indispensable, et les idées de Montaigne conviennent à tous les pays.

C'est dans la fréquentation du monde que nous devons nous approprier la modestie, l'ornement de la nature humaine, la qualité distinctive du sage, sans laquelle notre essence aura toujours le visage laid et sans laquelle nous n'évitons point le ridicule.

»Ce grande monde que les uns multiplient comme espèces sous un genre, c'est le miroir où il nous fault regarder pour nous cognoistre de bon biais. Somme, je veulx que, ce soit le livre de mon escolier. Tant d'humeurs, de sectes, de jugements, d'opinions, de loix et de coutumes, nous apprennent à juger sainement des nostres, et apprennent notre jugement à recognoistre son imperfection et sa naturelle foiblesse; qui n'est pas un legier apprentissage: tant de remuements d'estat et changements de fortune publique nous instruisent à ne faire pas grand miracle de la nostre; Tant de noms, tant de victoires et conquestes, ensevelies sous l'oubliance, rendent ridicule l'esperance d'eterniser nostre nom par la prinse de dix argoulets et d'un pouiller qui n'est cogneu que de sa cheute: l'orgueil et la fierté de tant de pompes estrangiers, la majesté si enflée de tant de courts et de grandeurs nous fermit et assure la veue à soustenir l'esclat des nostres sans ciller les yeulx!«

III. La curiosité du disciple.

On a développé cette disposition en Amérique principalement dans l'étude de la géographie. Dans les villes qui tous les ans reçoivent mille et mille émigrants les disciples s'informent dans cette branche de façon qu'un étranger est surpris de leurs connaissances détaillées concernant les moeurs et les habitudes des habitants des pays principaux de l'Europe, les villes de commerce, les branches les plus importantes de l'industrie etc.

En entendant un récit géographique d'un tel disciple on, croit voir un émigrant d'une certaine ville que celui-la n'a jamais vue; tant il sait entrer dans ses details de ses curiosités, de sa vie actuelle, de ses produits et de leurs sources, de ses relations commerciales etc.

Quant à cette étude, nous pouvons appliquer en effet les paroles de Montaigne à ce disciple: Tout ce qu'il y aura de singulier autour de luy, il le verra; un bastiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de César ou de Charlemagne: Quelle contrée, comme nous dit Properce, est engourdie par le froid, ou brûlée par le soleil; quel vent propice pousse les vaisseaux en Italie.

IV. L'étude appropriée de l'histoire.

Les règles que Montaigne nous donne à l'égard de l'étude de l'histoire ne sont que la conséquence nécessaire du but proposé de l'étude en général: former le jugement et la vertu.

Qu'un dénombrement des événements et des dates n'est point l'essence de l'étude de l'histoire, mais que cette étude consiste dans une considération des moeurs, des causes et des effets, c'est quelque chose qu'un disciple des classes moyennes (pour faire usage des mots de Montaigne) doit savoir.

V. La philosophie.

La philosophie doit nous montrer de bien vivre et de bien mourir, régler nos moeurs et nos sens. Elle n'est pas d'un visage renfrogné, sourcilleux et terrible. Il n'est rien plus gay et plus gaillard. L'ame qui loge la philosophie doit par sa santé rendre sain encores le corps: Elle doit faire luire jusques au dehors son repos et son aise; doit former à son moule le port extérieur et l'armer par consequent d'une gracieuse fierté, d'un maintif actif et alaigne, et d'une contenance contente et debonnaire. La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esjouissance constante. Le prix et hauteur de la vraye vertu en est la facilité, utilité et plaisir de son exercice.... Le reglement c'est son util non pas la force... Les mains armées de fouets! Inique et pernicieuse forme!... La philosophie, qui, comme formatrice des jugements et des moeurs, sera sa principale leçon, a ce privilege de se mesler par tout. Un cabinet, un jardin, la table, et le lit, la solitude, la compaignie, le matin et le vespre, toutes heures seront unes; toutes places luy seront estude... Les jeux mesmes et les exercices seront une bonne partie de l'estude, la course, la luicte, la musique, la danse, la chasse, le maniemment des chevaux et des armes.... Aussi nostre leçon, se passant comme par rencontre, sans obligation de temps et de lieu et se meslant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir!

Nous devons avouer que beaucoup de ces idées sont très-vagues; nous en rencontrons ici quelques-unes qui ont été la cause des explications tout à fait opposées. En nous rappelant les opinions de Malebranche, Pascal et Nicole, nous considérons p. e. le conseil „qu'il puisse faire toutes choses et n'ayme à faire que les bonnes“ qu'il ne laisse à faire le mal ny à faulte de force ny de science, mais à faulte de volonté etc. tous ceux qui aiment la concupiscence diront: On doit connaître l'exercice du vice etc. Voilà l'excuse pernicieuse; l'épicurien se cache derrière Platon. Le paresseux dira: l'étude doit être d'après Montaigne un passe-temps! Point de gêne, point d'obligation, point de force! Quoique la force cruelle soit condamnée et chassée depuis bien longtemps, que la douceur et l'indulgence soient considérées le meilleur moyen d'éveiller un vif plaisir à l'étude, nous avons à répondre à Montaigne que le prix dont il parle n'est point toujours la facilité et que le plus grand plaisir consiste souvent à surmonter les plus grandes difficultés. Je n'aime pas la vertu, dit Milton, qui tâche d'éviter la lutte; on n'acquerra pas la couronne sans la poussière et la chaleur.

Pour nous faire connaître les modèles, Montaigne cite enfin Alcibiade et Aristippe.

J'ay souvent remarqué avecques grande admiration la merveilleuse nature d'Alcibiades de se transformer si aysement à des façons si diverses, sans interest de sa santé; surpassant tantost la sumptuosité et pompe persienne, tantost l'austerité et frugalité lacedemonienne; autant reformé à Sparte, comme voluptueux en Jonie. — Toute espèce d'état et de fortune convint à Aristippe.

Tel voudrois je former mon disciple! »Développer dans chaque individu, dit Kant, toute la perfection dont il est susceptible, voila le but de l'éducation.«

Quant à Alcibiade, nous avons à ajouter: Pour suivre le conseil de Montaigne il nous faut avoir des Alcibiades! L'éducation, dit Herbart, vise au développement universel, mais le disciple est un individu particulier dont l'éducation exige des modifications importantes du principe général.

Le XXV^e chapitre du premier livre des Essais, dit Naigeon, ne saurait être ni trop loué, ni trop lu, ni trop médité. La partie de l'Emile où Rousseau traite de l'éducation n'est qu'un long commentaire de ce beau chapitre de Montaigne qui lui-même a puisé un grand nombre de ses idées dans Plutarque.

Les seuls conseils véritablement utiles et praticables sur l'éducation des enfants que puisse fournir le livre de Rousseau sont précisément ceux qu'il doit à Montaigne.

Concernant ces idées nous ajoutons au conseil de Montaigne: „Examinez, Réfléchissez“ — la parole de Descartes:

„Même je prie les lecteurs de n'ajouter point du tout de foi à tout ce qu'ils trouveront ici, mais seulement de l'examiner et de n'en recevoir que ce que la force et l'évidence de la raison les pourra contraindre de savoir.“

Suivant le conseil de Villemain qui dit: „c'est la manière de Montaigne qu'on doit citer, nous avons analysé ces deux chapitres du premier livre des Essais.“ Ce n'est qu'une petite perle d'une parure précieuse que nous avons tâché de montrer au lecteur. Quelle vigueur surprenante dans son langage! Quelles métamorphoses gracieuses dans son style! Quelle fécondité des idées ingénieuses! Quelles nuances délicates des expressions! Quel nombre d'images instructives. Quelle richesse de pensées heureuses sur quelques pages!

Après avoir publié le premier livre des Essais, Montaigne entreprit un voyage aux eaux thermales pour se distraire et pour soulager ses douleurs causées des maux de reins et de gravelle. Il parcourut ensuite l'Italie et reçut le sept septembre l'information d'être nommé Maire de Bordeaux; mais il refusa et rentra dans son château à la fin de Novembre. Une lettre du roi Henri III l'engagea pourtant à accepter la mairie et il se trouvait en exercice dès le mois de janvier 1582.

Quant à ses Essais, il les avait continuellement développés, corrigés et allongés et dans cette même année il en parut une nouvelle édition.

Au mois d'août 1583 on lui confia de nouveau la mairie pour deux autres années. En 1585 une maladie contagieuse éclata et devint effrayante à partir du mois de juin. Montaigne, premier magistrat de la ville, dit Grün, devait donner l'exemple du courage et rester à son poste jusqu'à la fin de ses fonctions qui expiraient le 1^{er} août.

Le courage lui manqua et il quitta Bordeaux. En 1588 il publia une nouvelle édition des Essais contenant aussi le III^e livre. En 1589 il retourna à Bordeaux pour le service du roi, mais il se retira bientôt dans son château où il mourut en 1592.

Par les témoignages des contemporains, par ses écrits, par les faits de sa vie, dit Grün, on voit que Montaigne a été un homme public honnête, sincère, loyal, modéré; qu'il a pris résolument position dans les dissensions politiques; qu'il s'est rangé au parti qu'il croyait le meilleur, mais en distinguant toujours de la justice de la cause les torts de ses défenseurs; qu'il resta invariablement fidèle à la royauté; qu'il sut toujours allier avec la fermeté des convictions la modération dans la conduite et l'impartialité envers ses adversaires religieux ou politiques.

En tout temps une carrière publique en si parfait accord avec elle-même, tant de constance dans l'honnêteté, tant de fixeté dans les opinions, se recommanderaient à l'estime générale; mais ce n'est pas trop de notre admiration quand de telles qualités se rencontrent sous des rois tels que Charles IX et Henri III, à des époques comme celle de la Sainte Barthélemy et de l'assassinat du duc de Guise!

